

qu'il n'y a rien de perdu dans une entreprise comme la mienne.

En cas que la même ambition vienne à quelqu'un de vous, je vais tâcher de lui épargner un peu de peine, en vous faisant part des principes où m'ont conduit mes observations sur moi-même et les réflexions qu'elles m'ont suggérées : vous n'avez qu'à me prêter un peu d'attention, et si vous voulez profiter de mon expérience, vous pourrez aller ensuite bien plus loin que moi dans cette bonne voie. Ce sera comme si je vous avais portés sur mon dos jusqu'à la moitié du chemin, et vous aurez les jambes toutes fraîches pour fournir le reste de la carrière.

(A continuer.)

ETUDES HISTORIQUES.

SOUVENIRS

et

IMPRESSIONS DE VOYAGE,

par

le Vicomte Walsh.

Jadis et aujourd'hui.

Il y a eu un temps où la société était assise, ce temps n'est plus ; aujourd'hui elle est debout ; le mouvement, le progrès, la locomotion, sont devenues choses de modes ; l'époque où l'on ne perdait guère de vue son clocher est loin de nous : le clocher du lieu natal ne suffit plus. On veut voir, mesurer, étudier les clochers étrangers, les tours gothiques des cathédrales et des vieilles basiliques.

Dans le repos de nos pères il y avait du bon : dans notre progrès il peut y en avoir, si on le règle bien.

Quand on voyageait moins, on savait bien moins de choses, mais on avait bien moins de comptes. Ceux avec qui nous vivions dès nos premiers jours, avec qui nous grandissions, nous devions les croire, car c'étaient les amis que Dieu nous avait donnés lui-même, notre père, notre mère, nos frères et nos sœurs. Ceux-là ne pouvaient vouloir nous tromper ni nous égarer, car ils étaient les nôtres et nous étions à eux : vivant sous le même toit, mangeant à la même table, jouant dans le même salon, courant dans le même jardin, nous nous connaissions et l'on nous connaissait : ainsi nos caractères, dès leur début, étaient façonnés par des mains habiles et amies, et nous apprenions à nous plier aux caractères des autres et à faire entrer les égards et les prévenances dans nos habitudes.

Elevés dans une maison toute remplie de souvenirs de famille, sous les regards de notre père et de notre mère, leurs vertus, leur tendresse, leurs exemples nous enseignaient en même temps le respect et l'amour.

Les livres saints l'ont dit : *Il est bon, il est doux pour des frères d'habiter ensemble en une même demeure.* Nos pères le pensaient si bien, qu'ils se séparèrent peu et ne voyageaient guère.

Le premier voyageur a dû être un homme qui s'ennuyait chez lui.

Vous ririez, jeunes amis, vous pour qui j'écris ces pages, si vous saviez toutes les précautions que prenaient vos devanciers et les miens quand ils quittaient leurs manoirs de province pour venir à Paris.

Avant de se mettre en route, ils rassemblaient leurs proches et leurs amis, leur disaient de solen-

nels adieux : et souvent même ne franchissaient le seuil de leur demeure qu'après avoir fait leur testament.

Tous les jours vous êtes à même de voir combien les choses sont changées : à présent, si vos pères, vos mères vous savent malades, entre vos parents et vous il n'y a plus de longues absences ; c'est là un progrès dont il faut remercier Dieu. Pour abrégé les absences, pour rapprocher en quelque sorte les lieux les plus distants, on a, depuis 50 ans, appris à faire de meilleures routes et des voitures plus légères que les coches et les carrosses d'autrefois !... Puis les bateaux-à-vapeur et les rails-ways, ou chemins de fer, ont été inventés. Tout cela donne une grande activité de plus à la vie, et il faut que les hommes profitent de toutes ces nouvelles découvertes, pour *courir plus vite vers le bien.* S'ils ne s'en servaient que pour *gagner de l'argent*, il faudrait moins remercier le génie inventeur, et regretter le temps où l'on voyageait moins.

Il faut que les bons, que les nobles sentiments, que l'amitié, que la bienfaisance montent aussi dans les waggons, pour aller secourir et consoler.

Si le progrès, si la facilité de locomotion, comme on dit aujourd'hui, ne servent qu'à faire gagner de l'argent aux spéculateurs ! si l'on ne voyage que pour faire des affaires, ah ! nous regrettons du fond de notre âme le temps où les routes étaient mauvaises, où les voitures étaient lourdes, où les postes étaient mal servies. Pour compenser les séparations que la facilité de voyager apporte dans les familles, il faut, je le répète, que d'autres pensées que des pensées de lucre animent les voyageurs.

Quittons pour quelque temps, je le veux bien, la maison où nous sommes nés ; mais ne nous en éloignons pas pour l'oublier. En la quittant ayons la résolution d'y revenir, comme à un lieu sacré ; allons voir pour apprendre, mais non pour dédaigner ; allons voir pour raconter à nos parents vieillissants tout ce que nous aurons vu : partons pour aller étudier d'autres peuples, car l'homme qui en a vu plusieurs ne demeure ni exclusif ni intolérant. Partons, pour laisser nos préjugés sur la route et pour rapporter à notre lieu natal de *véritables* améliorations. A ces conditions-là, je bénis le progrès et la locomotion : sans elles je n'en veux pas.

Tout vieilli que je sois, je ne me fais pas encore tellement stationnaire, que je ne voyage plus. Pour avoir des histoires à vous raconter, il faut que j'aie vu, écouté, observé. C'est ce que j'ai fait l'année dernière ; cette fois, je ne voulais pas que mes pérégrinations fussent longues, et je n'ai fait que tourner dans un cercle assez rétréci ; mais vous verrez que pour avoir beaucoup à raconter, il n'est pas indispensable de franchir nos frontières.

Pour le voyage que j'entreprenais, ce n'était pas d'aller vite qu'il m'importait ; au contraire, c'était de pouvoir m'arrêter partout où j'aurais un souvenir, un fait historique à recueillir, une histoire à entendre ; et plus je serais retardé sur mon chemin, plus je serais heureux !

Le glaneur qui ramasse les épis sur le sillon qui a été moissonné, n'aime pas à arriver trop tôt au bout du champ, car plus il se baisse de fois, plus il fait sa gerbe grosse.

Pour être maître de mon temps et de mes excursions, pour n'avoir point de conducteur de diligence à me crier : *En voiture ! en voiture !* quand j'aurais eu encore quelque chose à examiner, quelque chose à entendre, je partis en poste.